

Herética

Jorge Santos

Un artiste doit vivre là où l'art est déplacé avec l'espoir d'être subversif, parce que si ce n'est pas seulement autorisé la thérapie par le travail à l'intérieur d'un asile. Eliseo Subiela.

Dans son hommage à Margarite Durás, Lacan propose que l'artiste nous devance et c'est à travers ce que l'art nous montre que les analystes doivent apprendre. Je commence par l'art pour arriver à la psychanalyse à partir du film "Le Côté obscur du cœur", où Subiela expose des scénarios dans lesquels l'artiste, l'art et la façon dont il traite son objet sont impliqués. Celui qui pratique l'art fait face à la réalité de la vie en travaillant pour vivre ; il vend son art pour manger, prostitue l'écriture en faisant de la publicité, pervertit la sculpture en faisant des expositions pour le meilleur enchérisseur. Dans une autre dimension, l'art déploie sa condition subversive en reliant le faire singulier de l'artiste à la réalité sociale. À partir de là, l'exposition implique un risque pour l'artiste et aussi pour celui qui consomme l'art. L'artiste s'expose à une métamorphose à chaque fois qu'il s'engage dans le temps de la création et en rendant publique son œuvre, il s'expose aux représailles d'un système pour son faire en dehors de la norme sociale. L'observateur immergé dans l'exposition de l'œuvre court le risque d'être affecté, ému et de participer activement à l'œuvre. Ainsi, l'observateur passif se transforme en artiste, construisant non seulement une interprétation de l'œuvre, mais en se laissant habiter par elle, l'œuvre se reproduit en lui, provoquant un changement subjectif, une possibilité de recréer le monde, de le refaire et donc de s'inventer une autre œuvre : la sienne propre. Dans l'art, un objet quotidien est retiré de son contexte d'origine et se recontextualise, il est donc vidé de la fonction qu'il avait précédemment et en acquiert une autre. Nous trouvons dans cette opération ce que Lacan nomme "élever l'objet à la dignité de la chose"¹, en d'autres termes, l'emprise imaginaire de l'objet est diluée et il montre le vide essentiel qui l'habite et le soutient.

¹ J. Lacan. Seminario 23. El Sinthome. Clase 18/11/75. Editorial Paidós. Buenos Aires, 2006.

L'art n'a pas d'utilité en soi-même, mais l'artiste doit être motivé par l'espoir que son art soit subversif. L'artiste doit prendre une position en dehors des discours hégémoniques pour que son travail ne soit pas subsumé comme une thérapie autorisée, régulée et fétichisée par le système lui-même. Des vicissitudes auxquelles le praticien de la psychanalyse est également confronté. Le mot subvertir vient du latin *vertere* (tourner, tordre, retourner), donc subvertir ne signifie pas aller à l'encontre, mais trouver des façons de tourner ce qui semblait ne fonctionner que dans une ligne, produire une torsion, déplacer l'apparence du sens pour faire surgir quelque chose de plus en dehors des consensus établis sur le bien, le beau et le bien. Lacan explique que "toute l'art se caractérise par une certaine organisation autour d'un vide"². Ainsi, l'art et la psychanalyse sont des pratiques qui bordent le vide, le circonscrivant et donnant lieu à la réalité de la chose.

Dans ce scénario, à la fois l'artiste et l'analyste, dans leur travail singulier, montrent qu'il n'y a aucun moyen de saisir l'objet, ils opèrent avec des versions ou des fictions de l'être inappréhensible. La vérité est fictionnée car elle ne se trouve pas dans un manuel de concepts, elle doit être produite. Si un praticien de l'art veut que son œuvre fasse des vagues, il est essentiel qu'il rompe avec la technique qui le condamne à être un répétiteur, doit être inclus dans leur travail, tout comme le praticien de la psychanalyse, une fissure, une brèche ou une porte à partir de laquelle provoquer un acte qui ébranle le sujet et crée les conditions de possibilité pour la création singulière. Tant l'artiste que l'analyste sont des hérétiques dans leur manière de choisir, tous deux doivent prendre position et parier sur la subversion. Comme hérétiques, ils relisent, repensent et révèlent une fente par où apparaît un éclat du réel qui se réveille à travers leur acte. Fiction, réel et éthique sont ici entrelacés depuis une perspective hérétique, et Lacan le répète en nous invitant à faire comme lui et non pas à l'imiter. Cette invitation incite à rompre avec l'idéal imaginaire et à créer l'opération propre au parlêtre.

Lacan renouvelle la convergence entre fiction et éthique en affirmant : "Je me distingue du langage de l'être. Cela implique qu'il peut y avoir une fiction de la parole, je veux dire à partir

² J. Lacan. Seminario 7. La ética del psicoanálisis. Editorial Paidós: Buenos Aires, 2007. p.160

de la parole, et comme certains s'en souviendront peut-être, c'est à partir de là que j'ai parlé d'éthique"³. La fiction supporte le fait qu'il n'y a pas de langage de l'être, pas de vérité totale qui puisse être dite, tant la parole que la vérité sont structurées comme fiction. Dans l'intervalle entre ce qui est dit et ce qui est tu se trouve un hiatus irréductible, un impossible à dire qui opère depuis la fiction qui soutient et contient un réel qui, dans sa manière de dire à moitié, fait scintiller quelque chose de la vérité. Le problème de l'éthique est donc lié à un réel auquel il est impossible d'accéder, mais qui en soutenant la vérité comme non-toute, opère pour subvertir la perception des événements, changer les coordonnées du représentable et mettre en jeu l'irreprésentable.

Caludia Lorenzetti marchant avec Jacques Rancière fait référence à « la pratique de l'art qui renvoie à ce qui permet une suspension des formes ordinaires de l'expérience sensible, il s'agira dans ce mode de représentation de comment les stratégies des artistes sont mises en jeu »⁴. La complication en ce sens, « ne consiste pas à savoir si l'on peut ou non représenter, mais à savoir ce que l'on veut représenter et quel mode de représentation doit être choisi à cet effet »⁵. Lorenzetti introduit la dimension de l'esthétique du sublime pour donner lieu à la catégorie de l'irreprésentable, « le sublime n'est rien d'autre que l'annonce de l'éthique dans le champ de l'esthétique »⁶. Par cette voie, l'éthique et l'esthétique pourraient être entrelacées en articulant également la psychanalyse et l'art par la manière dont, dans les deux domaines, le réel irreprésentable est traité depuis la fiction comme opération ou porte d'accès à l'impensable. C'est la rencontre avec l'irreprésentable ou l'impossible de l'œuvre ou de l'expérience analytique qui favorise et provoque l'avènement de la contingence et évite que le sujet se noie dans la mer des certitudes que la actualité promeut dans ses multiples représentations. Serait-il possible alors de penser à une héréstique où convergent l'hérésie, l'éthique et l'esthétique ?

³ J. Lacan. Seminario 20. Aún. Clase 22/10/73. Editorial Paidós: Buenos Aires, 1981. p.160

⁴ C. Lorenzetti. Una estética para el psicoanálisis y el arte. Ediciones del Dock: Buenos Aires, 2021. p.45

⁵ Ibid.p.45

⁶ Ibid.p.46

Je souligne dans ce qui précède l'importance du choix dans l'opération de la représentation, où il est proposé de ne pas unifier ou coaguler, mais de disloquer le sens et la représentation hégémonique et de donner lieu à l'irreprésentable. Ainsi, le dispositif proposé par le praticien d'art ou le praticien de la psychanalyse est fondamental pour atteindre cet objectif et en appartenant au champ de l'éthique du désir, il opère depuis le singulier en dehors d'un manuel de techniques ou d'opérations éthiques, hérétiques ou esthétiques. Il est donc nécessaire de reconnaître les marques qui constituent la pratique de chacun, de les approprier et de permettre l'émergence de nouveaux modes de singularisation qui touchent le corps et le transforment.

Je reviens à la question qui nous concerne lors de cette rencontre : Quelle éthique pour la pratique psychanalytique aujourd'hui ? Une actualité qui présente un scénario où tout est technifié, montrable, possible, communicable, où l'on prétend transparenter le tout indifférencié sans portes et dans un temps de rejet de la castration. L'enjeu, selon Jean Michel Vapperau, est de construire des portes, de favoriser des coupures, de recréer des intervalles entre les plis. Dessiner une ombre dans la transparence, faire en sorte qu'on ne voie pas immédiatement que ce dont il s'agit est ce qui est à demi-dit, à demi-dit qui oriente notre pratique. Je termine par ce qui a été pour moi une porte dans le langage: la poésie. Écouter avec les yeux, voir avec les oreilles, se laisser habiter par l'inexplicable. Donner place à ce qui n'a pas de sens, trouver des portes dans les espaces fermés, sentir la brillance de l'inutile qui résonne, réverbère, fragmente et produit entre les intervalles. Ouvrir, fermer, apparié, demi-ouvrir, demi-fermer, demi-dire qui crée, fictionne, borde et rompt avec ce qui soutient la pensée. Rupture qui extrait la magie des mots, des images qui subvertissent le temps et déplacent l'idée du tout parfait ou suprême. Éthique sublime, esthétique déchirée, vertige qui exprime le non-tout, chaos qui invite à créer, croisements de lignes entre ce qui est montré, caché et fracturé. Déploiements de la vie imprégnée de mort, intervalle entre ce qui est dit et ce qui est tu, impossible à dire, fissure où se montre ce qui avive, éveille et transgresse comme acte hérétique, là où se croisent l'esthétique et l'éthique, l'art et la psychanalyse, le réel avec la fiction.